

Le Tigre déconfiné

Le magazine du Comité de l'Histoire du Lycée Clemenceau de Nantes

Numéro 23 – Le 11 novembre 2021

Victor RODRIGUE et Léon GUILLOT Deux Poilus amis morts au combat

Nous devons ce numéro du *Tigre déconfiné* à deux correspondantes du Comité de l'Histoire : Madeleine Rodrigue et Claire Guiorgadzé.

Madeleine est la nièce de Victor RODRIGUE (1891-1917). Elle est aussi la fille d'André Rodrigue (1889-1930). Nous sommes en relation avec elle depuis les débuts du Comité, en 1990, car André et Victor ont été élèves du Lycée de Nantes. Madeleine a d'ailleurs prêté divers documents qui furent exposés en 1992 et a fait don plus tard au Comité de livres de prix. De tout cela nous lui sommes très reconnaissants.

Claire a pour aïeul Léon GUILLOT (1885-1916) et est à l'origine de ce Tigre. Grand merci à elle pour toutes les informations apportées et documents envoyés.

1916 et 1917 ! On devine le sort tragique de ces deux Poilus dont on se doit de saluer la mémoire, particulièrement en ce 11 novembre.

Jean-Louis Liters



L'appel des morts le 27 mai 1922
au Lycée
en présence de Georges Clemenceau

Responsable de publication : J.-L. Liters
Adresse e-mail : jeanlouis.liters@gmail.com

Victor RODRIGUE et Léon GUILLOT

Deux Poilus amis morts au combat

Le 12 avril 2021, nous avons reçu sur la page Contact du site *Nos Ans Criés* du Comité de l'Histoire ce message signé Claire Guiorgadzé :

« Je trouve Victor Louis Marie RODRIGUE (1891-1917) sur votre site, parmi les Poilus anciens élèves du lycée de Nantes, dans le cadre de mes recherches sur la vie de mon arrière grand-père Léon GUILLOT (1885-1916, un tourangeau) qui était son ami, et qui était aussi maréchal des logis à la 8e batterie du 33e régiment d'artillerie. Ils partageaient un gourbi, sur le front de Champagne, à Souain, en août 1916 lorsqu'un obus a éclaté juste à côté d'eux, le 16 août vers 19 h 30.

Mon aïeul a reçu deux éclats de cet obus dans le thorax et le souffle l'a projeté dans les bras de son ami, Victor Rodrigue. Celui-ci l'a porté aussitôt à un poste de secours souterrain. Léon a été transporté ensuite à l'ambulance de Souain, où il est mort le lendemain matin, le 17 août 1916 à 9 heures. Il est inhumé au cimetière militaire de Suippes.

Victor Rodrigue s'est rendu à Tours le 18 ou le 19 août pour annoncer personnellement aux parents de Léon, qu'il avait été tué, comme il l'avait promis. Léon lui avait fait une promesse symétrique.

Victor a correspondu par écrit avec la veuve de Léon, mon arrière grand-mère Hélène Van Geert veuve Guillot, que j'aie connue, puisqu'elle a vécu jusqu'en 1978. J'ai ainsi recueilli dans nos archives familiales cinq lettres écrites de la main de Victor Rodrigue entre novembre 1916 et juillet 1917, racontant dans le détail à la veuve de son ami, tout ce qui s'est passé, les derniers moments de Léon. C'est grâce à Victor Rodrigue que nous en avons connaissance. L'attitude de Victor Rodrigue a été remarquable, en tant qu'ami et en tant qu'homme.

Je vous serais reconnaissante de transmettre mon message à sa famille. »

Aussitôt nous nous employâmes à contacter Madeleine Rodrigue, aujourd'hui âgée de 92 ans, toujours parfaitement au fait de l'histoire de son père et de son oncle et désireuse de participer à l'hommage que nous décidâmes de rendre à ces deux vaillants soldats, Victor et Léon, copains de tranchée. Madeleine nous envoya notamment des photographies de son père André et de son oncle Victor.

Qu'avait été la vie de Victor et de Léon sur le front. On peut s'en faire une idée à la lecture de ce passage des carnets de guerre de Léon à la date du 1er novembre 1915, retrouvé par son arrière-petite-fille :



Léon Guillot en 1915

« Ils sont alors sur le front de l'Artois, leur batterie en position à Grenay au nord d'Arras, près de Loos, un secteur que Léon décrit ailleurs comme un véritable charnier.

"1^{er} novembre

La Toussaint 1915 ne le cède en rien aux traditions antérieures, car tout s'en mêle, pluie, vent, rafales d'obus, tout est concentré sur nous. Tous les visages sont emprunts de la plus affreuse tristesse et il est impossible de commander

quoi que ce soit aux hommes, la plupart s'échappe vers l'usine tâchant de trouver un coin pour s'abriter. La matinée sera calme, la brume étant trop épaisse, mais dans l'après-midi les Boches se doutant probablement d'une relève, nous envoient des rafales de 105 et de 220 assez mal dirigées, car elles nous prennent de flanc et les coups tombent un peu en avant de nos canons ; les éclats nous retombent dessus, et c'est miracle que personne ne soit touché ; un gros morceau vient s'abattre entre Rodrigue et moi, en sifflant et nous nous replions à 10 mètres en arrière ; mais ces bandits allongent leur tir, on dirait vraiment qu'ils nous voient... heureusement, au bout d'une heure, ils cessent, car la pluie qui redouble de fureur, doit les gêner fortement. Nous patageons dans une boue noire et gluante ; il y a sans exagération à cet endroit 30 centimètres de vase. »



Victor Rodrigue

Claire Guiorgardzé nous scanna les cinq lettres de Victor dont celle du 28 novembre 1916 qui est « la plus longue et particulièrement émouvante ».

Nous la reproduisons intégralement :

S. P. 67, le 28 novembre 1916

Chère Madame,

Votre lettre du 23 couvrait un paviment à l'instant et je m'empresse d'y répondre. Quand Léon se réunit au mois d'Avril 1915 la 8^e Batterie, immédiatement une sympathie réciproque nous a eût l'un vers l'autre et pendant une année nous avons été de parfaits amis partageant la même vie et les mêmes dangers, nous deux nous avions un petit gamin très modeste juste chacun une petite couchette et à tous les moments de la journée, nous échangeions mutuellement nos pensées, il n'y avait pas de jours où votre frère ne me parlait de vous, quel bonheur heureux à l'idée d'être Papa et aussi car il était triste quand les nouvelles de la future petite Manon n'étaient pas très bonnes. Un soir après dîner, nous cautions dans notre abri assis tous les deux à côté l'un de l'autre et la nuit nous quittait, un éclatement formidable et je me retrouvais avec Léon flétri dans mes bras, je l'emportais immédiatement dans mon abri voisin où vint le Major avec les brancardiers qui le firent transporter au poste de secours, votre

cher mais quoique mortellement atteint
gardait sa pleine connaissance et
me fit demander, j'arrivais pendant
que le docteur lui faisait ses pansements
et le pauvre Léon souffrait terriblement,
il me prit la main et de d'efforts
il fit pour ne pas s'évanouir; je suis
touché à mort mon pauvre vieil oncle
disait-il et je le consolais de mon
meilleur, il s'inquiétait plus de la
peine qu'allait avoir les siens que de
ses propres souffrances; combien de fois
m'a-t-il répété que je ne devais pas
vous prévenir directement qu'il était
blessé mais Madame Guillot mère; si
tu as ta permission, jure-moi d'y
aller toi-même me disait-il. Cependant
son pansement terminé l'auto-ambulance
vint le chercher pour l'emporter à
l'hôpital, Léon me fit promettre d'aller
le voir le lendemain matin et voulait
me donner son portefeuille mais
n'eu a eu ni la force ni le temps
car le Major voulait qu'il parte d'urgence.
Avant d'être blessé, Léon vous avait
écrit et j'ai cru bien faire en mettant
à la boîte sa dernière lettre. Le
lendemain matin, mon premier devoir
fut d'aller voir votre cher oncle, hélas.
Et à ma grande douleur j'arrivais trop

Tard. Le Major qui t'a soigné, ce doit être un grand chirurgien a pu vous dire mieux que je ne le ferais les détails et tristesses des derniers moments de pauvre Léon, la lettre sublime qu'il a dictée quelques instants avant de mourir et qui vous a tous fait pleurer. J'ai eu de mon devoir de la montrer à mes Chefs et votre Mari fut cité à tous comme exemple de bravoure et de sacrifice pour notre chère France - J'ai vu Léon sur son lit de mort et je donnais le dernier adieu à mon ami en le baisant au front, vous avez fait de votre mieux pour les obligations de votre regretté ami et pour que le petit coin de terre où il repose en paix soit digne de lui. Le même jour j'obtenais ma permission, j'ai ramassé dans le désordre qui régnait dans votre gourbi après que ce maudit abus y avait tenu la mort, le petit sac en cuir où tous les jours je voyais votre petit Mounou ramasser avec tant d'ordre vos lettres, les autres affaires personnelles de Léon, vareuse troussé la toilette etc vous ont été envoyés par la batterie, ce qui il avait dans ses poches, portefeuille et autres petites affaires ont dû vous être envoyés par l'hôpital. suivant les dernières instructions de Léon, je me rendis à Tournai où je trouvais Mr Guillot Père en lui apprenant la

tabale nouvelle avec le plus de renseignements
possible et lui ai remis le petit sac contenant
votre correspondance - ainsi que le livret militaire
de Léon. J'en ai pas eu le courage, chère
Madame d'aller vous rendre une petite visite
dans les premiers jours de votre douleur et depuis
hélas nous avons continué notre terrible besogne
"la guerre" et parfois j'ai souhaité le sort de
votre mari pour ne plus voir tant d'horribles
choses et tant de intérêt.

Depuis aussi, vos beaux Parents m'ont
écrit plusieurs fois sans jamais me donner de
vos nouvelles, c'est pourquoi je me suis décidé à
vous écrire à nouveau et à vous envoyer
personnellement les photographes.

J'ai compris, chère Madame, vos accès
de révolte contre le destin qui est venu briser
votre bonheur, je suis sûr que le cher Léon
vous aimait par dessus tout, sa seule joie était
de recevoir vos lettres et de vous écrire, qui de
dans l'hospice il faisait pour vous et son petit bébé.
Me permettez-vous, Madame, de rendre un
jour à votre bébé le baiser que j'ai donné
à son petit Père sur son lit de mort!

J'ai, chère Madame, à vos ordres.
et vous prie de croire à mes sentiments
les plus respectueux.

Victor Rodriguez
M^{rs} Logis
8 B^{is} 35^{me} Art^{is}
S.P. 67.

L'enfant à naître dont il est question dans la lettre est la grand-mère de Claire Guiorgardzé, Léone Guillot, née le 14 mars 1917 à Tours, prénommée en mémoire de son père tué avant sa naissance.

« Le médecin qui est mentionné dans la lettre est le major Guyot, qui est devenu un éminent professeur de médecine de la faculté de Bordeaux. Il a aussi écrit à mon arrière-grand-mère pour lui donner des détails sur les blessures de Léon et ses derniers moment. »

Claire poursuit : « Léon était un peu plus vieux que son ami Victor, six ans de plus. Mais ils partageaient probablement des centres d'intérêt sur le plan professionnel, puisque Victor est dit « étudiant en commerce », et son grand frère André était ingénieur; mon aïeul Léon avait fait ses études au lycée Descartes à Tours puis à l'école industrielle de Saumur pour devenir ingénieur, et finalement avant la guerre il travaillait comme « fondé de pouvoir de la maison Picart et Lebas », une société de téléphone, qui a existé jusque vers 1970.

C'est Victor Rodrigue qui a montré à ses chefs le mot d'adieu dicté par Léon à l'infirmier, à l'intention de sa femme Hélène, mot qui fut reproduit intégralement dans sa citation à l'ordre de l'armée et dans l'historique du 33e régiment d'artillerie de campagne, publié après la guerre :

« Ma chérie, je suis touché à mort. Aime bien notre fils, veille sur lui et fais-en un homme, un soldat surtout. Qu'il se souvienne de son petit père mort pour son pays. Je t'ai adorée. Embrasse bien mes parents pour moi, dis-leur que je pars avec leur souvenir et le tien. Vive la France » .

Victor a été cité à l'ordre du régiment pour une blessure le même jour que Léon, 16 août 1916, mais il devait être blessé assez légèrement, puisqu'il a pu porter son camarade jusqu'à l'abri souterrain, et qu'il est parti en train le lendemain ou le surlendemain, vers Tours, puis Nantes probablement. »

Léon Guillot tombé au combat est donc mort des suites de ses blessures le 17 août 1916. Son ami Victor Rodrigue ne lui a survécu qu'une petite année puisqu'à son tour, maréchal des logis lui aussi à la 8ème batterie du 33ème régiment d'artillerie, il est tombé le 30 juillet 1917 près de Meurival (Aisne).

Victor reçut la citation suivante à l'ordre de l'Armée :

« Sous-officier hors ligne ayant acquis un ascendant absolu sur sa troupe par son énergie et sa bravoure. S'est distingué en toutes circonstances à la Marne, sur l'Yser, à Verdun, sur la Somme et sur l'Aisne, réclamant partout les postes les plus périlleux. Tué à son poste de combat le 30 juillet 1917 devant Craonne. »



André Rodrigue

Son grand-frère, André, le père de Madeleine, survécut à la guerre où il servit comme lieutenant d'artillerie, observateur à l'escadrille C224. Mais il devait mourir en 1930, à 41 ans, victime des séquelles de la guerre.

Jean-Louis Liters

Avec Madeleine Rodrigue et Claire Guiorgadzé.